



Benoît Malbranque

VOLNEY

INSTITUT COPPET

BENOÎT MALBRANQUE

VOLNEY

(1757-1820)

Paris, 2025
Institut Coppet

Sans doute qu'il faut des livres pour répandre les idées, et pour repousser l'ignorance, sur laquelle tous les systèmes d'assujettissement de l'homme sont fondés. Et pourtant une contre-offensive libérale est moins affaire d'érudition et de théorie, que d'examen des faits. La liberté est en effet quelque chose de fondamentalement concret : elle dérive de faits humains très simples, dont l'observation peut se renouveler tous les jours. À chaque heure du jour je fais de la propriété personnelle, lorsque j'emploie mes sens à acquérir des idées ou à expérimenter des sensations ; lorsque je fais mouvoir mon corps, que j'exerce mes facultés, que j'élargis mes connaissances. Je fais encore de la propriété des choses lorsque je m'applique à un travail, ou lorsque mangeant un aliment je m'approprie ses qualités nutritives. Or l'emploi non entravé des propriétés, quelles qu'elles soient, est ce qu'on appelle la liberté.

L'accusation courante portée contre le libéralisme économique, qu'il n'est qu'un système dénué d'applications, est donc une méprise profonde, qui prouve de l'ignorance ou de la mauvaise foi. On lui laisserait toutefois moins de force persuasive si, revenant à la démarche scientifique de quelques grands auteurs du cou-

rant, on s'appuyait davantage sur les faits bruts, et moins sur leur théorisation.

Les « Idéologues » français, malgré ce que suggère leur nom dépréciatif popularisé par Napoléon, ont participé à cet effort, et leur héritage à ce titre est précieux. Sous le nom d'*idéologie* ou de science des idées, leur vaste projet philosophique demandait la poursuite et le perfectionnement du renouveau des connaissances opéré depuis Locke et Condillac, pour renverser toutes les fausses croyances laïques ou religieuses.

Au sein de ce groupe, Volney (1757-1820) mérite spécialement de nous intéresser. Destutt de Tracy, le maître à penser, ne se satisfaisait pas entièrement de son obédience, il craignait ses hérésies¹ ; et en effet c'était le moins dogmatique, le moins théoricien des hommes : « pas d'homme plus épris de concret », dit son savant biographe.² Systématiser une observation lui coûtait, comme s'il craignait sans cesse d'abuser de la logique, même contre l'abus contraire. S'il faisait usage de sa raison, le monde des abstractions ne le retenait jamais. Après Locke, Descartes ou Bayle, il s'en servait tout à la fois pour détruire et pour établir. Ce que le doute philosophique lui permettait de construire, était solide, quoique provisoire ; car un plus ample

¹ *Oeuvres complètes* de Destutt de Tracy, éd. par Claude Jolly, t. VIII, p. 205.

² Jean Gaulmier, *L'idéologue Volney*, 1951, p. 503.

examen des faits viendrait peut-être bientôt corriger une méprise, et lui, froidelement, s'y rangerait.¹ En attendant, chaque pas nouveau aurait fait rejeter les fables transmises par tradition et échappant à l'examen des sens ; ce serait autant de gagné.²

Lorsque l'histoire nous fait le rencontrer, Constantin-François Chassebeuf s'appelle Boisgirais, et bientôt Volney, en signe d'allégeance à Voltaire, le philosophe sceptique par excellence. Vers 1780, les successeurs se nomment surtout le baron d'Holbach, ou Cabanis ; ils se réunissent chez Mme Helvétius.³ Cet environnement décidera de la première direction prise par Volney, contre la religion, et contre les prêtres, conformément au programme posé dans le *Système de la nature* : « Que l'homme cesse de chercher hors du monde qu'il habite des êtres qui lui procurent un bonheur que la nature lui refuse : qu'il étudie cette nature, qu'il apprenne ses lois, qu'il contemple son énergie et la façon immuable dont elle agit », demandait d'Holbach. « C'est pour s'être trompé que le genre humain s'est rendu malheureux. Faute

¹ Notes additionnelles aux *Ruines*. *Oeuvres complètes*, 1837, p. 72.

² Réponse au docteur Priestley : *O. C.*, p. 101.

³ Jean Gaulmier, *L'idéologue Volney*, 1951, p. 34. — Claude Jolly, *Cabanis*, 2021, p. 18.

de connaître la nature, il se forma des dieux qui sont devenus les seuls objets de ses espérances et de ses craintes ». ¹

À Craon, en Mayenne, le jeune Volney avait connu son lot de superstitions. On rapporte que ses deux gouvernantes l'entretenaient dans la terreur des revenants, au point qu'à onze ans il n'osait rester seul la nuit. ² Il s'éloignait de cette atmosphère étouffante par la réflexion et la lecture, auxquelles il prit bientôt un goût invincible. « Écolier de dix à douze ans, je fuyais la société de mes camarades, et je préférais le silence et l'étude aux jeux et aux amusements bruyants », rapporte l'intéressé dans un manuscrit. « J'ai encore présent à l'esprit comment, en arrivant au collège d'Angers, dès la première récréation, tandis que mes camarades s'amusaient dans le jardin, je me retirai dans un coin pour lire l'histoire de France, et comment, ridiculisé à ce sujet, je reçus le sobriquet d'ermite. »³ Faible de constitution, visité régulièrement par les maladies, le jeune homme s'intéressa assez aux remèdes pour commencer des études de médecine, qu'il abandonnera ensuite. ⁴ Mais déjà son esprit avait pris un tour particulier. Le jeune Boisgirais n'osait émettre des avis

¹ *Système de la nature*, etc., 1777, p. 2.

² *Œuvres complètes* de Volney, 1837, p. 1.

³ Méditations d'un constituant (Archives de Baudinière), p. 4. — J. Gaulmier, *L'idéologue Volney*, 1951, p. 20 et 580.

⁴ Lettre à Napoléon Bonaparte, 26 frimaire an VIII.

tranchés, conscient de l'infinie complication des sciences, surtout en ce qui touche les applications.¹ On lui avait enseigné à affirmer des vérités et des certitudes, et son cœur se refusait à suivre désormais cette pente-là. « À mesure que l'expérience a refait mon éducation », commentera-t-il, « j'ai vu qu'il fallait renoncer à l'esprit doctoral, et s'il m'est resté une doctrine à suivre et à prêcher, c'est celle de douter beaucoup ; de ne pas être pressé d'assurer, et d'être toujours prêt à revoir la question et à écouter d'autres faits... Je suis, selon l'expression de Sieyès, de la faction des faits. »²

Une telle philosophie devait l'amener à engager une lutte féroce contre les croyances religieuses. Si l'homme, en effet, n'acquiert et ne reçoit d'idées que par l'intermédiaire de ses sens, que faire des croyances, et comment accepter la révélation ?³ Ne faudra-t-il pas borner la route de l'esprit humain, et tracer une ligne de démarcation entre les objets vérifiables et ceux qui ne le sont pas ?⁴ La tradition, et une éducation faite de répétitions et d'arguments d'autorité, nous enseignent un récit aux péripéties et à la chronologie fantastiques ; il mérite d'être jugé froidement. C'est ce procès philosophique que

¹ *Tableau du climat et du sol des États-Unis d'Amérique* (1803) : *Œuvres complètes*, 1837, p. 691.

² Lettre au citoyen Bourgoing, 1^{er} ventôse an IX.

³ *Les Ruines* : *O. C.*, p. 51. — Réponse au docteur Priestley : *idem*, p. 101.

⁴ *Les Ruines* : *O. C.*, p. 71.

le docteur des *Ruines* de Volney, engage devant le lecteur. Ainsi, il rapporte « que dans l'origine, Dieu (après avoir passé une éternité sans rien faire) prit enfin le dessein, sans motif connu, de produire le monde de rien ; qu'ayant créé l'univers entier en six jours, il se trouva fatigué le septième ; qu'ayant placé un premier couple d'humains dans un lieu de délices, pour les y rendre parfaitement heureux, il leur défendit néanmoins de goûter d'un fruit qu'il leur laissa sous la main ; que ces premiers parents ayant cédé à la tentation, toute leur race (qui n'était pas née) avait été condamnée à porter la peine d'une faute qu'elle n'avait pas commise ; qu'après avoir laissé le genre humain se damner pendant quatre ou cinq mille ans, ce dieu de miséricorde avait ordonné à un fils bien-aimé, qu'il avait engendré sans mère, et qui était aussi âgé que lui, d'aller se faire mettre à mort sur terre : et cela, afin de sauver les hommes, dont cependant depuis ce temps-là le très grand nombre continuait de se perdre ; que pour remédier à ce nouvel inconvénient, ce dieu, né d'une femme restée vierge, après être mort et ressuscité, renaissait encore chaque jour, et sous la forme d'un peu de levain, se multipliait par milliers à la voix du dernier des hommes ». ¹ L'assistance, on le croit bien, est frappée des

¹ *Les Ruines : Œuvres complètes*, 1837, p. 44.

énormités de ce récit. « Dieu immatériel, infini, se faire homme ! Avoir un fils aussi âgé que lui ! Ce dieu homme devenir du pain que l'on mange et que l'on digère ! »¹ L'injustice se déçoit aussi, déguisée sous le voile d'une justice soi-disant supérieure. « Quoi ! », répond-on, « parce qu'un homme et une femme, il y a six mille ans, ont mangé une pomme, tout le genre humain se trouve damné ? Et vous dites Dieu juste ! Quel tyran jamais rendit les enfants responsables des fautes de leurs pères ! Quel homme peut répondre des actions d'autrui ? N'est-ce pas renverser toute idée de justice et de raison ? »² Surtout, où sont les faits ? « Pour la moindre action en justice il faut deux témoins ; et l'on nous fera croire tout ceci sur des traditions, des ouï-dire ? », demande le savant des *Ruines*.³

Un philosophe a d'autant plus d'inclination à refuser l'allégeance à ce narratif, qu'il sait que l'humanité, d'abord plongée dans l'ignorance et frappée d'étourdissement par le spectacle de forces qui paraissaient être à l'œuvre dans le monde, a toujours voulu donner une explication au mouvement des saisons, à la course des astres, et jusqu'aux infirmités humaines ; ou encore, pour parler comme Lucrèce, que c'est la

¹ *Les Ruines : Œuvres complètes*, 1837, p. 44.

² Idem, p. 41.

³ Idem, p. 44.

peur qui d'abord peupla de dieux le monde.¹ Tout cela devait commencer l'histoire de l'esprit humain, et un jour aura une fin, si le perfectionnement de l'homme est une loi inscrite dans la nature. Par une action concertée des philosophes, unis dans leur opposition aux croyances et aux mythes, l'humanité se désabusera.² Bientôt l'on rejettéra les prêtres comme des imposteurs, et l'on examinera si leur morale proclamée, et les interdits qu'ils ont édictés, résistent ou non à l'examen.³ Au jour du jugement dernier des religions, que l'auteur des *Ruines* imagine et met en scène, il se trouvera, lit-on, « que chez tous les peuples l'esprit des prêtres, leur système de conduite, leurs actions, leurs mœurs étaient absolument les mêmes ; que partout ils avaient composé des associations secrètes, des corporations ennemis du reste de la société ; que partout ils s'étaient attribué des prérogatives, des immunités, au moyen desquelles ils vivaient à l'abri de tous les fardeaux des autres classes ; que partout ils n'essuyaient ni les fatigues du laboureur, ni les dangers du militaire, ni les revers du commerçant ; que partout ils vivaient célibataires, afin de s'épargner jusqu'aux embarras domestiques ; que partout, sous le manteau de la pauvreté,

¹ *Tableau du climat et du sol des États-Unis d'Amérique* (1803) : *Oeuvres complètes*, 1837, t. 726.

² Notes additionnelles aux *Ruines* : *O. C.*, p. 82.

³ *Les Ruines*, etc. : *O. C.*, p. 25.

ils trouvaient le secret d'être riches et de se procurer toutes les jouissances ; que, sous le nom de mendicité, ils percevaient des impôts plus forts que les princes ; que, sous celui de dons et offrandes, ils se procuraient des revenus certains et exempts de frais ; que, sous celui de recueillement et de dévotion, ils vivaient dans l'oisiveté et dans la licence ; qu'ils avaient fait de l'aumône une vertu, afin de vivre tranquillement du travail d'autrui ». ¹

Alors les peuples rougiront de leur simplicité d'esprit, que la classe des prêtres et des gouvernants entretenait, parce qu'elle en bénéficiait, et chacun reprendra sa liberté. Ce sera l'ère de la science : au lieu de croyances, on demandera des faits, non simplement allégués, mais démontrés — à la fois vérifiés, et vérifiables. Le grand projet philosophique d'explication de la nature par la science prendra définitivement le pas sur l'interprétation magique de ses forces. ²

Le livre des *Ruines* a séduit par son audace et sa forme originale. Plus tard, l'auteur s'est défendu de l'accusation d'athéisme, qui devait embarrasser dans un temps où les croyances résistaient. ³ Il voulait qu'on retienne de son livre, non tant l'argumentation de tel ou tel person-

¹ *Les Ruines*, etc. : *Oeuvres complètes*, 1837, p. 68-69.

² *Idem*, p. 15.

³ *La loi naturelle, ou principes physiques de la morale, déduits de l'organisation de l'homme et de l'univers* (1793) : *Oeuvres complètes*, 1837, p. 85. — Réponse au docteur Priestley, *idem*, p. 99-100.

nage, mais l’impératif supérieur du doute philosophique qu’il contenait, et qui deviendra en effet un leitmotiv de son œuvre.¹ C’est certainement pour cette raison que Thomas Jefferson s’intéressa à ce livre et qu’il le traduisit dans sa langue.

Par son approche philosophique, Volney s’inscrit dans la lignée de Bayle, de Descartes, de Voltaire, et plus généralement des Lumières, dont il se revendique. Lorsqu’il s’échappe du domaine des idées, pour étudier les faits bruts, par une enquête de terrain, il est encore porteur des idéaux de son temps. Comme Bayle, Volney est convaincu que l’intolérance naît de la petitesse du panorama. Face aux fausses certitudes, le voyage possède alors ce mérite, qu’il permet de juger sainement des choses et de comprendre que d’autres manières de penser ont aussi leur valeur.² Les voyages que Volney effectue, et dont je voudrais ici parler, sont une manière de répondre à l’appel du siècle des Lumières tout entier, qui réclamait, comme Rousseau l’écrit quelque part, la naissance de cette nouvelle sorte de philosophie pratique. « Toute la terre est couverte de nations dont

¹ Réponse au docteur Priestley : *Oeuvres complètes*, 1837, p. 100. — *Leçons d’histoire prononcées à l’École normale*, 1800, p. xii.

² *Leçons d’histoire*, etc., 1800, p. 128.

nous ne connaissons que les noms, et nous nous mêlons de juger le genre humain », soutient-il. « Supposons un Montesquieu, un Buffon, un Diderot, un Duclos, un d'Alembert, un Condillac, ou des hommes de cette trempe, voyageant pour instruire leurs compatriotes, observant et décrivant comme ils savent faire, la Turquie, l'Égypte, la Barbarie, l'empire de Maroc, la Guinée, le pays des Cafres, l'intérieur de l'Afrique et ses côtes orientales, les Malabares, le Mogol, les rives du Gange, les royaumes de Siam, de Pegu et d'Ava, la Chine, la Tartarie, et surtout le Japon ; puis dans l'autre hémisphère le Mexique, le Pérou, le Chili, les Terres magellaniques, sans oublier les Patagons vrais ou faux, le Tucuman, le Paraguay s'il était possible, le Brésil, enfin les Caraïbes, la Floride et toutes les contrées sauvages, voyage le plus important de tous et celui qu'il faudrait faire avec le plus de soin ; supposons que ces nouveaux Hercules, de retour de ces courses mémorables, fissent ensuite à loisir l'histoire naturelle, morale et politique, de ce qu'ils auraient vu, nous verrions nous-mêmes sortir un monde nouveau de dessous leur plume, et nous apprendrions ainsi à connaître le nôtre. »¹

Rien n'est plus pitoyable, croit aussi Volney, que la manière habituelle avec laquelle les mo-

¹ Discours sur l'inégalité, note x. *Oeuvres*, éd. Pléiade, p. 213-214.

dernes voyagent. On a honte d'en rapporter les noms ou les exemples, dit-il, mais il se trouve des gens vivant en pays étranger pendant plus de dix ans, et qui sont au bout de ce séjour aussi mal informés et aussi peu capables d'instruire les autres que le premier jour.¹ Beaucoup ne se dédommageront jamais du trajet ; ils auront parcouru d'immenses distances, pour décrire avec dédain les sociétés qu'ils visitent, et pour juger tout d'après le prisme de leurs propres préjugés.²

Tout à rebours, au Moyen-Orient (1783-1786) puis aux États-Unis (1795-1798), Volney mène chaque fois une enquête patiente et rigoureuse.³ Le cadre qu'il fixe à ses investigations est extrêmement large. Dans la liste des questions qu'il signale, comme devant intéresser tout voyageur philosophe, la politique et l'économie côtoient la botanique, la géologie et les beaux-arts.⁴ Chaque aspect qu'il considère est un morceau du grand puzzle, et plus tard la matière d'un chapitre, d'une note ou d'une réflexion. L'enquête doit être très méthodique, et complète, pour avoir quelque chance de servir. « Prenant un peuple et un pays déterminés », enseignera-t-il plus tard, « il faut d'abord dé-

¹ Considérations sur la guerre des Turcs en 1788 : *Oeuvr. compl.*, 1837, p. 755.

² *Voyage en Égypte et en Syrie pendant les années 1783, 1784 et 1785* : *O. C.*, p. 167 et 301.

³ *Idem*, p. 309.

⁴ Questions de statistique à l'usage des voyageurs : *O. C.*, 1837, p. 749.

rire son climat, et par climat, j'entends l'état du ciel sous lequel il vit, sa latitude, sa température, selon les saisons ; le système annuel des vents, les qualités humides ou sèches, froides ou chaudes de chaque rumb ; la durée, et les retours périodiques ou irréguliers ; la quantité d'eau qui tombe par an ; les météores, les orages, les brouillards et les ouragans ; ensuite, passant à la constitution physique du sol, il faut faire connaître l'aspect et la configuration du terrain, le calculer en surfaces planes ou montueuses, boisées ou découvertes, sèches ou aqueuses, soit marais, soit rivières et lacs ; déterminer l'élévation générale, et les niveaux partiels au-dessus du niveau de la mer, ainsi que les pentes des grandes masses de terre vers les diverses régions du ciel ; puis examiner la nature des diverses bandes et couches du terrain, sa qualité argileuse ou calcaire, sablonneuse, rocailleuse, luteuse ou végétale ; ses bancs de pierres schisteuses, ses granits, ses marbres, ses mines, ses salines, ses volcans, ses eaux, ses productions végétales de toute espèce, arbres, plantes, grains, fruits ; ses animaux volatiles, quadrupèdes, poissons et reptiles ; enfin, tout ce qui compose l'état physique du pays. Ce premier canevas établi, on arrive à considérer l'espèce humaine, le tempérament général des habitants, puis les modifications locales, l'espèce et la quantité des aliments, les qualités

physiques et morales les plus saillantes ; alors, embrassant la masse de la population sous le rapport politique, on considère sa distribution en habitants des campagnes et habitants des villes, en laboureurs, artisans, marchands, militaires, en agents du gouvernement : l'on détaillle chacune de ces parties sous le double aspect, et de l'art en lui-même, et de la condition des hommes qui l'exercent. Enfin, l'on développe le système général du gouvernement, la nature et la gestion du pouvoir dans les diverses branches de confection des lois, de leur exécution, d'administration de police, de justice, d'instruction publique, de balance de revenus et de dépenses, de relations extérieures, d'état militaire sur terre et sur mer, de balance de commerce, et tout ce qui s'ensuit. »¹

Pour remplir ce cadre immense, Volney se démène, toujours aux aguets, avide de découvertes nouvelles. Aux États-Unis, il rencontre tous les hommes importants et leur fait subir un interrogatoire en règle.² En Syrie et en Égypte, il prélève des minerais, compare des mesures d'étendue et de temps avec des outils scientifiques.³ Là aussi, il rencontre des hommes de toute race et de tout milieu, et des animaux en tel nombre, qu'il parle quelque part des vingt-

¹ *Leçons d'histoire*, etc., 1800, p. 178.

² Lettres à Thomas Jefferson, 13 novembre 1795, 29 décembre 1796, etc.

³ *Voyage en Égypte et en Syrie*, etc. : *Oeuvres complètes*, 1837, p. 122 et 186.

cinq à trente mille chameaux passés sous ses yeux.¹ Rien ne paraît capable de l'arrêter ou de le décourager, pas même l'insolence de certains Musulmans, qu'on ne peut approcher qu'en multipliant les précautions, et en adoptant le langage et le vêtement qu'ils exigent de vous.² Volney y consent volontiers ; car d'abord il est peu enclin à imposer ses manières à la foule ; et puis, il tient à interroger une pluralité de témoins. À chacun, il pose une série de questions, méthodiquement. C'est là en effet la science par excellence : l'art de bien questionner, dira-t-il, est l'art même de s'instruire.³ Tout témoignage cependant a besoin d'être comparé, tant aux avis extérieurs, qu'aux faits bruts sur lequel il porte.

Le résultat d'une telle enquête est une œuvre scientifique, utile, quoique parfois peu plaisante à entendre. Les cabinets européens apprécieront ou n'apprécieront pas le jugement d'ensemble que Volney porte sur les terres de l'ancien empire turc, ce n'est pas pour eux qu'il écrit. De même, il prie Thomas Jefferson et James Madison de ne pas s'offusquer des critiques que contient son *Tableau du climat et du sol des États-Unis d'Amérique* (1803), rappelant

¹ *Voyage en Égypte et en Syrie, etc.* : *Œuvres complètes*, 1837, p. 124 et 280.

² *Idem*, 1837, p. 264.

³ Questions de statistique à l'usage des voyageurs : *Œuvres complètes*, 1837, p. 748.

que la vérité, et non la basse flatterie, est le vrai langage de l'amitié.¹

Chacun des deux voyages de Volney est curieux à analyser, et l'un sert de complément à l'autre : tandis qu'aux États-Unis le philosophe se confronte au modèle classique de la liberté, l'Égypte et la Syrie lui fournissent les faits préliminaires à un grand tableau de la non-liberté, dont le caractère le plus saillant est l'absence de sécurité.

De l'autre côté de la Méditerranée, de vastes domaines sont encore à cette époque sous la domination des Turcs. Du grand désert à la vallée du Nil, de la Phénicie à la Palestine, vivent de nombreux peuples, d'origine et d'état social divers, mais qu'assujettit un même despotisme militaire. Faudra-t-il en rendre coupable le sol et le climat ? Dans aucune partie du monde, sans doute, cette donnée n'est sans importance. Ici sont de grands déserts, des étendues infinies de plaine nue à perte de vue, tristes et uniformes, où pas un arbre ne pousse.² Près de Bagdad, des vents pernicieux annihilent tout être vivant qui s'y expose sans protection.³ En

¹ Lettre à Thomas Jefferson, 26 novembre 1803. — Lettre à James Madison, 28 avril 1805.

² *Voyage en Égypte et en Syrie*, etc. : *Oeuvres complètes*, 1837, p. 168

³ *Idem*, p. 128

Égypte, certaines formes de végétation s'épanouissent, mais les plantes étrangères qu'on y amène de Malte dégénèrent.¹ Cette infériorité toucherait-elle aussi les êtres humains ? La Providence aurait-elle marqué une limite de froid ou de chaud, à partir de laquelle un peuple subira l'esclavage, ou jouira de la liberté ? Cette opinion maladroitement popularisée par Montesquieu est tout à fait étriquée, juge Volney.² Il en va de même des systèmes pseudo-philosophiques qui rejettent certaines races du genre humain, et en prolongent l'abaissement, en le rationalisant. Dans toute controverse d'histoire ou de science, rappelle Volney, les faits seuls doivent être écoutés. Or s'ils indiquent avec assez de vraisemblance que des hommes à la peau noire et aux cheveux crépus ont bâti les premiers monuments, inspiré les premières conceptions philosophiques, lui sera le premier à se ranger à cette opinion, sans qu'aucun orgueil de race ne le tourmente.³

Le dépérissement du Moyen-Orient s'explique d'ailleurs d'une manière beaucoup plus évidente, par l'examen même des faits.

Le premier abord, dans ces contrées, n'est pas particulièrement flatteur. Le Caire, qui passe pour une capitale, participe à la barbarie

¹ *Voyage en Égypte et en Syrie, etc. : Œuvres complètes*, 1837, p. 129.

² Idem, p. 303.

³ Idem, p. 132. — Notes additionnelles aux *Ruines*, idem, p. 72.

commune.¹ Ses rues étroites et tortueuses, la saleté qui s'accumule, et de chaque côté des maisons basses, sans fenêtres, qui ont un air de prison, tout cela est un spectacle qui blesse les yeux et fatigue le cœur.² Quant à la population, elle a un air maladif, dont la cause est la mauvaise nourriture qui la fait subsister.³

L'agriculture, les métiers, sont tous dans un état d'infériorité absolue. Le village d'el-Majdal, en Palestine (aujourd'hui en Israël), est célèbre pour ses cotons ; ils sont cependant extrêmement grossiers.⁴ Au nord d'Alep, une mine existait, dans le flanc d'une montagne, mais elle a été abandonnée, par crainte des exactions que les Turcs pratiqueraient, si on l'exploitait.⁵ Les vignes, les arbres fruitiers, ne paraissent jamais soignés ; est-ce ignorance, ou misère ? « Quand on demande les raisons de ce défaut d'industrie », écrit Volney, « l'on trouve partout pour réponse : C'est assez bon, cela suffit : à quoi servirait-il d'en faire davantage ? »⁶

Les connaissances, comme la production, sont tout à fait dans l'enfance. « Leurs sciences sont absolument nulles », continue-t-il ; « ils n'ont aucune idée ni de l'astronomie, ni de la

¹ *Voyage en Égypte et en Syrie*, etc. : *Œuvres complètes*, 1837, p. 162.

² Idem, p. 154 et 162. — *Les Ruines*, etc., idem, p. 9.

³ *Voyage en Égypte et en Syrie*, etc., p. 164.

⁴ Idem, p. 277.

⁵ Idem, p. 184.

⁶ Idem, p. 296.

géométrie, ni de la médecine. Ils n'ont aucun livre, et rien n'est si rare, même parmi les chaiks, que de savoir lire. Toute leur littérature consiste à réciter des contes et des histoires, dans le genre des Mille et une nuits. Ils ont une passion particulière pour ces narrations ; elles remplissent une grande partie de leurs loisirs, qui sont très longs. Le soir ils s'assoient à terre à la porte des tentes, ou sous leur couvert, s'il fait froid, et là, rangés en cercle autour d'un petit feu de fiente, la pipe à la bouche, et les jambes croisées, ils commencent d'abord par rêver en silence, puis, à l'improviste, quelqu'un débute par un *il y avait au temps passé*, et il continue jusqu'à la fin les aventures d'un jeune chaik et d'une jeune Bédouine ». ¹

Or le retard économique et scientifique du Moyen-Orient s'explique avant tout par une atmosphère de non-liberté, c'est-à-dire par l'absence de sécurité pour toutes les sortes de propriétés.

Agriculteur ou commerçant, nul n'ambitionne autre chose que la survie matérielle, nul ne se pique d'innover, car personne n'est certain de jouir du fruit de son travail. ² À proprement parler, la propriété privée n'existe pas. Dans le droit strict, les sultans sont les propriétaires de toutes les terres qu'ils ont conquises par

¹ *Voyage en Égypte et en Syrie*, etc. : *Œuvres complètes*, 1837, p. 206.

² Idem, p. 304.

l'épée, et qu'ils conservent par la terreur ; tout ce qu'ils laissent en jouissance aux habitants, est un pur usufruit.¹ Comme les planteurs des colonies, ils se considèrent comme maîtres des personnes comme des biens.² Peut-être n'osent-ils pas vendre les âmes, comme en Russie ou en Pologne, mais ils décident de tout ici-bas. Les hommes leur doivent raison de leurs actes ; et si le pouvoir les inspecte ou les rançonne, à peine a-t-il besoin d'en donner les raisons.³ Ce monopole que les pachas exercent est à la fois provisoire et incertain, et par conséquent c'est un despotisme de la pire sorte. Aucune vue d'amélioration ne pénètre dans l'esprit des gouvernants : ils s'empressent de jouir, honteux de leurs titres, incertains de l'avenir.⁴ « La souveraineté n'est pas pour eux l'art difficile de diriger vers un but commun les passions diverses d'une société nombreuse, mais seulement un moyen d'avoir plus de femmes, de bijoux, de chevaux, d'esclaves, et de satisfaire leurs fantaisies », témoigne Volney.⁵ « Du reste, nulle idée de police ni d'ordre public. L'unique affaire est de se procurer de l'argent ; et le moyen employé comme le plus simple est de le saisir partout où il se montre, de l'arracher par violence à qui-

¹ *Voyage en Égypte et en Syrie, etc. : Œuvres complètes*, 1837, p. 290.

² *Idem*, p. 284 et 286.

³ *Idem*, p. 291.

⁴ *Idem*, p. 286.

⁵ *Idem*, p. 153.

conque en possède, d'imposer à chaque instant des contributions arbitraires sur les villages et sur la douane, qui les reverse sur le commerce. »¹

Accablée de frais et de gênes, la population répond par l'atonie et la dissimulation. Elle place peu d'espoir dans le système judiciaire, qui est tout à fait corrompu.² Aussi, le peu de richesse qui s'accumule, prend la formule de biens en argent, plus faciles à cacher, ou alors se place sous la protection d'une institution religieuse, pour demeurer à jamais indemne.³ Le climat d'insécurité paralyse d'ailleurs la consommation comme la production. « Dans les cantons ouverts aux Arabes, tels que la Palestine, il faut semer le fusil à la main. À peine le blé jaunit-il, qu'on le coupe, pour le cacher dans les matmoures ou caveaux souterrains. On en retire le moins que l'on peut pour les semences, parce que l'on ne sème qu'autant qu'il faut pour vivre ; en un mot, l'on borne toute l'industrie à satisfaire les premiers besoins. »⁴ À Tripoli s'écoulaient jadis de belles soies, dont la qualité se perd, parce qu'on ne renouvelle pas les mûriers, qui dépérissent. « Un étranger réplique sur-le-champ : Que n'en plante-t-on de nouveaux ? Mais on lui répond : C'est là un propos

¹ *Voyage en Égypte et en Syrie, etc. : Œuvres complètes*, 1837, p. 153.

² *Idem*, p. 286 et 288.

³ *Idem*, p. 290.

⁴ *Idem*, p. 292.

d'Europe. Ici l'on ne plante jamais, parce que si quelqu'un bâtit ou plante, le pacha dit : Cet homme a de l'argent. Il le fait venir ; il lui en demande : s'il nie, il a la bastonnade ; et s'il accorde, on la lui donne encore pour en obtenir davantage. »¹

Le voyage en ces terres voit donc se reproduire de multiples exemples des funestes effets de la non-liberté, ou, parce qu'encore une fois les deux expressions sont synonymes, de la non-sécurité. « Là où le cultivateur ne jouit pas du fruit de ses peines, il ne travaille que par contrainte, et l'agriculture est languissante », généralise Volney ; « là où il n'y a point de sûreté dans les jouissances, il n'y a point de cette industrie qui les crée, et les arts sont dans l'enfance : là où les connaissances ne mènent à rien, l'on ne fait rien pour les acquérir, et les esprits sont dans la barbarie. Tel est l'état de l'Égypte ».²

Quelques peuples, sur ces terres, profitent de circonstances heureuses, pour échapper à ce despotisme. Dans les vastes plaines qu'ils parcourent, les nomades, Turkmans ou Arabes bédouins, sont à l'abri de la tyrannie.³ Mais c'est au prix d'une organisation collective, qui les emprisonne dans un mode de vie commu-

¹ *Voyage en Égypte et en Syrie, etc. : Œuvres complètes*, 1837, p. 154.

² Idem, p. 153.

³ Idem, p. 201 et 270.

nautaire ou communiste, et d'une habitude de prudence et de dissimulation. Jamais les caravanes ne voyagent à date fixe, parce qu'il faut chaque fois organiser un passage, en mettant la sécurité de son côté.¹

Les Arabes des montagnes sont aussi à l'abri des vexations des Turcs.² Dans quelques lieux surélevés et presque inaccessibles du Liban, le paysage est riant. « Presque toutes les montagnes ainsi travaillées, présentent l'aspect d'un escalier ou d'un amphithéâtre, dont chaque gradin est un rang de vignes ou de mûriers. J'en ai compté sur une même pente jusqu'à 100 et 120, depuis le fond du vallon jusqu'au faîte de la colline ; j'oubliais alors que j'étais en Turquie, ou si je me le rappelais, c'était pour sentir plus vivement combien est puissante l'influence même la plus légère de la liberté. »³ Ceci encore demande des efforts d'une curieuse sorte. Ainsi, tous les chemins des montagnes sont pénibles, parce que les habitants les embarrassent volontairement, disant que s'ils sont à peine praticables, au moins les Turcs n'y amèneront pas leur cavalerie.⁴ Et en effet on a fréquemment eu l'occasion de noter que dans les pays libres les hommes facilitent les transactions, et que dans les pays non-libres ils les entravent.

¹ *Voyage en Égypte et en Syrie, etc. : Œuvres complètes*, 1837, p. 293.

² *Idem*, p. 223.

³ *Idem*, p. 184.

⁴ *Idem*, p. 293.

Volney pourtant n'a pas chargé le tableau : il reconnaît volontiers à ces peuples de nombreuses qualités ; surtout il croit qu'ils sont capables de beaucoup mieux.¹ Il faudra qu'ils passent de la non-liberté à la liberté ; et, quelles qu'en soit les étapes, ce sera une épreuve.

De l'autre côté de l'Atlantique, les États-Unis se présentent au voyageur sous des apparences brillantes : c'est le modèle des pays libres, et son expérience républicaine est un succès. Ce que l'on rapporte de ses lois, de ses usages, plaît habituellement à la raison. Ainsi, remarque Volney avant son départ, « lorsque l'on nous dit que dans leurs nouveaux établissements, les Américains tracent d'abord un chemin, et portent une presse pour avoir un papier-nouvelle, me paraissent-ils dans cette double opération avoir atteint le but, et fait l'analyse de tout bon système social, puisque la société n'est autre chose que la communication facile et libre des personnes, des pensées et des choses »² En 1795, il est curieux de découvrir de lui-même cette terre privilégiée, demeurée à l'abri du despotisme qui sévit si généralement dans le monde et jusqu'en Europe. « Lorsque je

¹ *Voyage en Égypte et en Syrie*, etc. : *Œuv. compl.*, 1837, p. 207, 208 et 224.

² *Leçons d'histoire*, etc., 1800, p. 57.

m'embarquais au Havre », raconte-t-il, « c'était avec le dégoût et l'indifférence que donnent le spectacle et l'expérience de l'injustice et de la persécution. Triste du passé, soucieux de l'avenir, j'allais avec défiance chez un peuple libre, voir si un ami sincère de cette liberté profanée trouverait pour sa vieillesse un asile de paix dont l'Europe ne lui offrait plus l'espérance. »¹

Comme jadis en Égypte et en Syrie, Volney se proposait, une fois aux États-Unis, d'étudier tour à tour le climat, les lois, les mœurs. « On nous a tant dit qu'on était parfaitement heureux aux États-Unis que j'attachais un vif intérêt à connaître les éléments de cette félicité privée et publique », confessera-t-il.²

L'expérience, pourtant, n'est pas pleinement satisfaisante. Venu sans préjugés, Volney n'est pas ébloui par le mirage américain. Il rappelle, à quelque quarante années d'intervalle, le jugement fait de nuances d'Alexis de Tocqueville dans la *Démocratie en Amérique*.³

Un accueil tout à fait cordial lui fut pourtant fait. En bons termes tant avec les fédéralistes qu'avec les républicains, il ne souffrit de sa notoriété d'athée et de révolutionnaire que chez

¹ *Tableau du climat et du sol des États-Unis d'Amérique* (1803) : *Œuv. compl.*, 1837, p. 630.

² Relation de voyage manuscrite : Jean Gaulmier, *L'idéologue Volney*, 1951, p. 366.

³ G. Chinard, *Volney et l'Amérique*, 1923, p. 27. — J. Gaulmier, *L'idéologue Volney*, 1951, p. 470.

des Français exilés, qui gardaient une rancune tenace à tous les acteurs indirects du grand drame. Respecté comme homme de science et comme philosophe, il côtoya les plus grands personnages du pays, séjournant longuement en Virginie, chez Thomas Jefferson, James Madison, James Monroe et Georges Washington.

Le voyage allait cependant décevoir ses attentes et lasser son cœur. Dans les campagnes s'observent des préjugés archaïques, de race, de religion, d'opinion. Aux yeux d'un médecin, les bases du régime alimentaire sont de véritables excentricités. Le thé très chaud, dont on raffole, produit des rhumes.¹ L'abus des fruits verts, du lait, de la viande de bœuf, des concombres crus, est la principale cause des fièvres et des dysenteries dont on entend parler partout dans le pays.² Au fond, note Volney, « tout le régime alimentaire des Américains est calculé pour détruire la meilleure santé ».³ « J'ose dire que si l'on proposait au concours le plan du régime le plus capable de gâter l'estomac, les dents et la santé, l'on ne pourrait en imaginer un plus convenable que celui des Anglo-Américains. Dès le matin à déjeuner, ils noient leur estomac d'une pinte d'eau chaude chargée de thé ou de café si léger, que ce n'est que de l'eau

¹ *Tableau du climat et du sol des États-Unis d'Amérique : Œuvres complètes*, 1837, p. 688.

² Lettre à Thomas Jefferson, 24 août 1796.

³ *Tableau du climat et du sol, etc. : O. C.*, p. 688.

brune ; et ils avalent presque sans mâcher du pain chaud à peine cuit, des rôties imbibées de beurre, du fromage le plus gras, des tranches de bœuf ou de jambon salé, fumé, etc., toutes choses presque indissolubles. À dîner, ce sont des pâtes bouillies, sous le nom de pouding ; les plus graisseuses sont les plus friandes ; toutes les sauces, même pour le bœuf rôti, sont le beurre fondu ; les turneps et les pommes de terre sont noyés de saindoux, de lard, de beurre ou de graisse : sous le nom de pie, de pumkine, leurs pâtisseries ne sont que de vraies pâtes graisseuses, jamais cuites : pour faire passer ces masses glaireuses, on reprend le thé presque à l'issue du dîner, et on le charge tellement qu'il est amer au gosier : dans cet état, il attaque si efficacement les nerfs, qu'il procure, même à des Anglais, des insomnies plus opiniâtres que le café. Le souper amène encore quelques salaisons ou des huîtres, et comme le dit Chastellux, la journée entière se passe à entasser des indigestions l'une sur l'autre ». ¹

L'abord des villes n'est pas beaucoup plus encourageant. On s'attendrait à rencontrer des constructions solides, mais tout a été bâti à la hâte, car on a des préjugés très forts contre les maisons en pierre. ² Les rues, très larges, ont un

¹ *Tableau du climat et du sol des États-Unis d'Amérique : Œuvres complètes*, 1837, p. 697.

² Relation de voyage manuscrite : Jean Gaulmier, *L'idéologue Volney*, 1951, p. 365.

mérite de propreté, et elles donnent de la circulation à l'air, et aux personnes. Mais « quelle faute de goût d'avoir détruit tous les arbres ! », s'exclame Volney dans sa relation de voyage manuscrite.¹

Nulle part notre voyageur-philosophe n'a offert un examen complet des lois américaines. À la suite du tableau physique des États-Unis, il devait donner encore un tableau civil, mais deux raisons majeures l'en empêchèrent. La première est la détérioration de sa santé, qui le contraignit à une forme d'oisiveté, qui lui fut pénible ; la seconde est la persécution qui s'en suivrait, s'il osait dire ce qu'il pensait.²

Parmi le peu qu'il nous a donné, est cette idée que l'excellence américaine n'est pas principalement une affaire de théorie constitutionnelle, que les Américains posséderaient au plus haut point, mais qu'elle tient en grande partie dans les circonstances. « Ce qui s'y est fait de bon et d'utile, ce qui y a existé de liberté civile, de sûreté de personne et de propriété, a plutôt dépendu des habitudes populaires et individuelles, de la nécessité du travail, du haut prix de toute main-d'œuvre, que d'aucune habile mesure, d'aucune sage police du gouvernement...

¹ Relation de voyage manuscrite : Jean Gaulmier, *L'idéologue Volney*, 1951, p. 365.

² Lettre à Thomas Jefferson, 24 juin 1801. — J. Gaulmier, *L'idéologue Volney*, 1951, p. 461, 463 et 491.

en un mot que les États-Unis ont dû leur prospérité publique, leur aisance civile et particulière, bien plus à leur position insulaire, à leur éloignement de tout voisin puissant, de tout théâtre de guerre, enfin à la facilité générale des circonstances qu'à la bonté essentielle de leurs lois ou à la sagesse de leur administration ». ¹ Il est curieux de noter que Tocqueville ne dit pas autre chose. ²

La sécurité des personnes, la liberté des transactions, le goût des affaires rurales et commerciales, le soin du bien-être et du confortable, tout cela est à mettre au crédit de ce pays, où, fait rare, les institutions fonctionnent à l'avantage du peuple. Cette liberté plus grande qu'en Europe, mieux assise aussi, n'est toutefois pas sans tache ; la plus grande est l'esclavage.

À Monticello, Volney était admirablement placé pour en faire l'étude. Il raconte cette expérience curieuse. « Après le dîner, le maître et moi nous allâmes voir les esclaves qui semaient des pois. Ces corps brun sale plutôt que noirs, ces haillons terreux, cette demi-nudité misérable et hideuse, ces figures hagardes, cet air inquiet, cachotier, ces regards craintifs et haineux, tout cet ensemble me saisit d'un premier sentiment de tristesse et de terreur que je dus

¹ *Tableau du climat et du sol des États-Unis d'Amérique : Œuvres complètes*, 1837, p. 631-632.

² Gilbert Chinard, *Volney et l'Amérique*, 1923, p. 151-152. — Jean Gaulmier, *L'idéologue Volney*, 1951, p. 471.

voiler. Leur indolence à remuer leurs houes était extrême. Le maître prit un fouet pour les effrayer, et bientôt, ce fut une scène comique ; placé au milieu de leur troupeau, il s'agitait, grondait, menaçait et se tournait de tous côtés. Or, à mesure qu'il tournait le visage, les noirs changeaient d'attitude : ceux qu'il regardait en face travaillaient mieux ; ceux qu'il ne voyait qu'à demi travaillaient moins ; ceux qu'il ne voyait pas du tout cessaient tout travail ; et s'il faisait volte-face, la houe se levait à sa vue, et dormait derrière son dos. Ce tableau me rappela ces troupes de singes et de petits chiens habillés que nous voyons dans les rues de Paris danser au geste d'un bâton. »¹ « Je ne fus pas surpris de voir des esclaves chez M. Jefferson », ajoute-t-il ; « la philosophie consiste à supporter les abus qu'elle ne peut empêcher, plutôt que de causer de graves désordres par des mesures intempestives. Mais je fus étonné de voir appeler noirs et traiter comme tels des enfants aussi blancs que moi. La raison en est que les femmes et les filles noires et mulâtres, n'étant soumises à aucune censure de mœurs, vivent librement, soit avec les ouvriers blancs du pays, soit avec les *bondés* ou engagés venus d'Europe, allemands, irlandais et autres, dont la condition

¹ Relation de voyage manuscrite : Jean Gaulmier, *L'idéologue Volney*, 1951, p. 370.

diffère peu de la leur. Les enfants qui en résultent, pour être jaunes ou blancs, n'en sont pas moins esclaves ».¹

Les « mesures intempestives », c'était notamment l'émancipation violente, sans préparation. Volney ambitionnait la justice, mais n'encourageait pas la précipitation. En Russie également, le servage sévit, explique-t-il, et l'impératrice ne l'a pas détruit. « Cet affranchissement », en effet, « s'il était subit, serait-il sans inconvénient de la part des nouveaux affranchis ? C'est une vérité affligeante, mais constatée par les faits, que l'esclavage dégrade les hommes au point de leur ôter l'amour de la liberté et l'esprit d'en faire usage. Pour les y rendre, il faut les y préparer, comme l'on prépare des yeux malades à recevoir la lumière : il faut, avant de les abandonner à leurs forces, leur en enseigner l'usage ; et les esclaves doivent apprendre à être libres comme les enfants à marcher. »²

L'éducation, en Amérique tout comme en Europe, est la seule planche de salut ; c'est à elle qu'il faudra recourir. Aussi, à dîner, chez Jefferson, Volney plaide cette cause. Dans certains cantons de la Bretagne, explique-t-il, les paysans sont plus abrutis encore que les esclaves, et pourtant, en plaçant leurs enfants dans

¹ Relation de voyage manuscrite : Jean Gaulmier, *L'idéologue Volney*, 1951, p. 370-371.

² Considérations sur la guerre des Turcs en 1788 : *Oeuvr. compl.*, 1837, p. 761.

des collèges, on parvient à en faire « des notaires, des procureurs et des ecclésiastiques d'esprit distingué... Éduquez vos noirs, rendez-les libres, et la même chose leur arrivera. »¹ Il faut avoir foi dans la perfectibilité humaine, tout en reconnaissant la valeur du temps dans toute réforme d'importance.²

Un voyageur a des raisons de se satisfaire de l'Amérique, mais le panégyrique n'est pas sans nuances. Volney repart en grande partie désabusé. D'abord, il est presque contraint de s'enfuir de cette terre supposément libre, parce que la haine des immigrants européens a pris possession des esprits : on l'accuse d'être un espion, et craignant qu'en application de l'Alien Act il ne soit tout bonnement jeté en prison, il écourte son séjour et retourne en France. On a postulé qu'il était initialement parti, moitié pour des motifs scientifiques, moitié pour servir d'éclaireur et étudier les avantages respectifs de tels et tels lieux, pour d'éventuels émigrants ou pour des investissements financiers.³ Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il n'y songea désormais plus pour lui-même. « Aux États-Unis », remarque Gilbert Chinard, « il n'avait trouvé que peu d'endroits où il aurait aimé vivre, peu de gens

¹ Relation de voyage manuscrite : Jean Gaulmier, *L'idéologue Volney*, 1951, p. 371.

² Considérations sur la guerre des Turcs en 1788 : *Œuvr. compl.*, 1837, p. 761.

³ Gilbert Chinard, *Volney et l'Amérique*, 1923, p. 43.

qu'il aurait aimé fréquenter. »¹ Le pays est peuplé de bons cultivateurs, à l'activité infatigable ; c'est l'exact opposé de l'Égypte et de la Syrie. Mais certaines choses manquent encore, sans lesquelles un homme comme Volney ne saurait vivre. « Le livre juif a eu raison de dire *l'homme ne vit pas seulement de pain* ; je sens qu'il vit aussi de la parole et de l'échange des idées », confie-t-il ainsi à Thomas Jefferson, après avoir quitté la Virginie pour parcourir d'autres États. « On peut posséder ici de vastes terres, de nombreux troupeaux ; mais tout cela laisse la tête bien vide, le cœur bien fade et les jours bien longs. Par calcul fait, j'ai plus vécu à Monticello dans quelques heures que je n'ai vécu dans ces contrées en plusieurs jours. »² Les habitants sont occupés par leur ferme ou par leur boutique ; ils cherchent le bien-être, qui est comme à portée de main. Souvent la passion des richesses leur tourne la tête : ils s'y adonnent aveuglément, comme si c'était toute la vie, et sans la modération que dicte même l'intérêt bien entendu.³ On rêverait que ce pays soit celui de la plus complète liberté de penser, mais l'intolérance des premiers colons a laissé une marque durable.⁴ Pour vivre en philosophe, il

¹ Gilbert Chinard, *Volney et l'Amérique*, 1923, p. 102.

² Lettre à Thomas Jefferson, 24 août 1796.

³ Au même, 29 décembre 1796.

⁴ *Tableau du climat et du sol des États-Unis d'Amérique : Œuvres complètes*, 1837, p. 701.

faudrait encore pouvoir juger sereinement des choses, n'adopter chaque usage que par suite d'un examen impartial, et douter beaucoup ; et ici il faut tout louer indistinctement, et même passer la mesure. Volney en a fait l'expérience auprès des Américains : « il serait difficile de leur persuader que les États-Unis ne sont pas le meilleur pays du monde ». ¹ Ils ne veulent pas même entendre une critique de leur climat, âpre, changeant, comme si tout ce qui les touchait devait être parfait. ²

De l'examen successif du Moyen-Orient et de l'Amérique, ou d'un état de non-liberté et d'un état de relative liberté, découle un problème politique majeur, dont voici les termes : les facteurs physique étant donnés, comment une population passera d'un état à l'autre ?

Aux États-Unis, les indigènes appelés improprement Indiens vivent dans des guerres perpétuelles, et ne jouissent de la sécurité ni de leur personne, ni de leurs biens. Comment les envisager, et quelle sorte de devoir les Anglo-Américains ont-ils envers eux ?

¹ *Tableau du climat et du sol des États-Unis d'Amérique : Œuvres complètes*, 1837, p. 698.

² Note du traducteur américain. *A view of the soil and climate of the United States of America*, 1804, p. 138. — Lettre de T. Jefferson à Volney, 8 février 1805.

Tout d'abord, sous l'influence directe de la pensée utilitariste, Volney ne croit pas que ces peuples possèdent un droit strict sur les terres qu'ils parcourent, dont ils tirent leur nourriture, mais qu'ils ne cultivent pas. Leur droit est relatif, sujet à l'examen des circonstances. Leur mode de vie implique un gaspillage : chez eux, un individu a besoin d'une étendue de territoire sous forme de forêts, qui, cultivée, ferait vivre une province de médiocre étendue. Dans l'hypothèse, donc, où un peuple cultivateur n'aurait plus d'espace pour subsister, il posséderait un droit raisonnable sur ces terres demeurées improductives.¹ En Amérique, les Anglo-Américains ont sous doute dépassé cette mesure, et ils ont une dette envers les indigènes, dette toute morale peut-être, mais qui n'en est pas moins réelle. Lors de son voyage, Volney a enquêté, séjournant notamment deux mois avec un chef nommé Petite tortue et l'interprète américain William Wells.² Mais de ce côté-là de l'Atlantique, ses efforts pour comprendre si les indigènes peuvent se civiliser et comment, est jugée tout à fait oiseuse. Pour le traducteur américain du *Tableau*, la question n'existe pas, puisqu'ils disparaissent.³ Volney voudrait aussi

¹ *Tableau du climat et du sol des États-Unis d'Amérique : Œuvres complètes*, 1837, p. 720.

² Lettre à Thomas Jefferson, 10 mai 1803.

³ Note du traducteur américain. *A view of the soil and climate of the United States of America*, 1804, p. 381.

qu'on recueille des vocabulaires et des grammaires de ces peuples.¹ Après des observations faites au Moyen-Orient, il est convaincu de l'importance de cette recherche.² « Je dirais presque que chaque langue est une histoire complète, puisqu'elle est le tableau de toutes les idées d'un peuple, et par conséquent des faits dont ce tableau s'est composé », enseigne-t-il sous la Révolution, à l'École normale.³ Mais aux États-Unis, cette proposition est mal accueillie ; on trouve que ce serait une perte de temps et d'argent. « Les Américains souriront », note le traducteur américain, « à cette proposition dont la grande importance ne s'imposera pas au marchand industriel, à l'artisan et au fermier, pas plus qu'à leurs représentants. C'est là un exemple amusant de la façon dont des hommes comme Volney voudraient employer l'autorité politique et les revenus publics. »⁴

Curieusement, Alexis de Tocqueville a pris plus tard la même position à l'égard des indigènes d'Amérique, comme sur plusieurs autres sujets. Tout en niant leur droit strict à ces terres, il est indigné par le sort qu'on leur a réservé. Il appuiera plus tard la domination européenne

¹ *Tableau du climat et du sol des États-Unis d'Amérique : Œuvres complètes*, 1837, p. 728. — Lettre à Thomas Jefferson, 10 mai 1803.

² *Voyage en Égypte et en Syrie, etc. : Œuvres complètes*, 1837, p. 199.

³ *Leçons d'histoire, etc.*, 1800, p. 222.

⁴ Note du traducteur. *A view of the soil and climate of the United States of America*, 1804, p. 425.

en Afrique du Nord et au Moyen-Orient ; sera-t-il aussi la position de Volney ?

Les vices des nations du Moyen-Orient ou de l'Asie mineure, comme on l'a vu en suivant son analyse, sont nombreux. Il les résume pour nous dans une note ajoutée dans une réédition subséquente des *Ruines* : « Les grands vices de l'Asie sont, 1^o le despotisme paternel ; 2^o la polygamie, qui démoralise toute la maison, et qui, chez les rois et les princes, cause le massacre des frères à chaque succession, et ruine le peuple en apanages ; 3^o le défaut de propriété des biens-fonds, par le droit tyrannique que s'arroge le despote ; 4^o l'inégalité de partage entre les enfants ; 5^o le droit abusif de tester ; 6^o et l'exclusion donnée aux femmes dans l'héritage. »¹

L'abaissement de ces peuples n'est pas irrémédiable, et à bien des égards ils méritent mieux. Dans cette partie du monde, les terres susceptibles d'être cultivées rendent de plus grands produits, par suite d'une fécondité naturelle réellement supérieure à l'Europe.² L'ignorance est générale, certes, mais elle n'est pas un frein à la régénérescence, comme tous les faux savoirs dont on se débarrasse avec peine.³ La langue arabe, la plus répandue, est capable de

¹ Notes additionnelles aux *Ruines*. *Oeuvres complètes*, 1837, p. 72.

² Voyage en Égypte et en Syrie, etc. : *O. C.*, p. 283.

³ Idem, p. 225.

servir d'instrument à une pensée scientifique ou artistique.¹ Enfin, les conditions sont certes très médiocres, mais égales.²

Par quelle voie ces peuples accèderont-ils à la liberté, à la sécurité, et à un état social plus conforme à la vraie justice ? À l'évidence, ce ne sera pas l'islamisme qui leur fera franchir le pas. Cette religion entretient un penchant à l'admiration et une naïveté immense, qui écrase les intelligences.³ L'Amérique est le pays de l'initiative individuelle et du *self-help*, tandis que tout l'Orient apparaît résigné ; or ce fatalisme est en grande partie religieux. « Que le musulman essuie une grande perte ; qu'il soit dépouillé, ruiné, il dit tranquillement : *C'était écrit*, et avec ce mot il passe sans murmure de l'opulence à la misère »⁴ Ce n'est pas l'effort inoui et la révolte contre le sort, que cette religion prépare ; c'est l'obéissance qu'elle organise. « Il s'en faut beaucoup que l'esprit de l'islamisme soit propre à remédier aux abus du gouvernement : l'on peut dire au contraire qu'il en est la source originelle. Pour s'en convaincre, il suffit d'examiner le livre qui en est le dépôt. En vain les musulmans avancent-ils que le Coran contient les germes et même le développement de toutes les connaissances de la législation, de la politique,

¹ Voyage en Égypte et en Syrie, etc. : *Oeuvres complètes*, 1837, p. 248.

² Idem, p. 225.

³ Idem, p. 309.

⁴ Idem, p. 308.

de la jurisprudence : le préjugé de l'éducation, ou la partialité de quelque intérêt secret, peuvent seuls dicter ou admettre un pareil jugement. Quiconque lira le Coran, sera forcé d'avouer qu'il ne présente aucune notion ni des devoirs des hommes en société, ni de la formation du corps politique, ni des principes de l'art de gouverner, rien en un mot de ce qui constitue un code législatif. Les seules lois qu'on y trouve se réduisent à quatre ou cinq ordonnances relatives à la polygamie, au divorce, à l'esclavage, à la succession des proches parents ; et ces ordonnances, qui ne font point un code de jurisprudence, y sont tellement contradictoires, que les docteurs disputent encore pour les concilier. Le reste n'est qu'un tissu vague de phrases vides de sens ; une déclamation emphatique d'attributs de Dieu qui n'apprennent rien à personne ; une allégation de contes puériles, de fables ridicules ; en total, une composition si plate et si fastidieuse, qu'il n'y a personne capable d'en soutenir la lecture jusqu'au bout, malgré l'élégance de la traduction de Savary. Que si, à travers le désordre d'un délire perpétuel, il perce un esprit général, un sens résumé, c'est celui d'un fanatisme ardent et opiniâtre. L'oreille retentit des mots d'impies, d'incrédules, d'ennemis de Dieu et du prophète, de rebelles à Dieu et au prophète, de dévouement à Dieu et au prophète. Le ciel se présente ouvert à qui com-

bat dans leur cause ; les Houris y tendent les bras aux martyrs : l'imagination s'embrase ; et le prosélyte dit à Mahomet : *Oui, tu es l'envoyé de Dieu ; ta parole est la sienne ; il est infaillible ; tu ne peux faillir ni me tromper : marche ; je te suis !* Voilà l'esprit du Coran ; il s'annonce dès la première ligne. *Il n'y a point de doute en ce livre ; il guide sans erreur ceux qui croient sans douter, qui croient ce qu'ils ne voient pas.* Quelle en est la conséquence, sinon d'établir le despotisme le plus absolu dans celui qui commande, par le dévouement le plus aveugle dans celui qui obéit ? Et tel fut le but de Mahomet : il ne voulait pas éclairer, mais régner ; il ne cherchait pas des disciples, mais des sujets. Or, dans des sujets, l'on ne demande pas du raisonnement, mais de l'obéissance. C'est pour y amener plus facilement qu'il reporta tout à Dieu. »¹

C'est là le passif éternel des religions : elles rendent les hommes dévots, non meilleurs ; elles font tous les hommes des égaux, mais en même temps les rabaissent en-dessous d'un maître tout-puissant.²

L'emprise de l'islamisme est donc plus funeste qu'utile au relèvement de l'Orient et de l'Asie mineure, juge Volney. Pour y œuvrer, certains imaginent une passation de pouvoir, par des méthodes variées mais le plus souvent

¹ Voyage en Égypte et en Syrie, etc. : *Oeuvres complètes*, 1837, p. 288-289.

² Idem, p. 301.

violentes, dans une sorte d'expropriation pour cause de civilisation. Volney s'y oppose, mais pour des raisons plutôt pratiques et morales, que strictement légales. Il ne lui paraît pas plus juste de priver l'humanité toute entière des forêts de l'Amérique du nord, que des vastes étendues de l'Égypte et de la Syrie qui, quoique non habitées ni à plus forte raison cultivées, servent au parcours des tribus d'Arabes bédouins. Que le pouvoir des Turcs s'effondre et que l'Égypte change de main, il s'en satisferait, mais tout est question de moyens et non seulement de fins.¹

La seule politique étrangère qu'admet l'économie politique et la philosophie, croit-il, est la non-intervention ; car c'est l'extension, à l'échelle des peuples, des règles de morale qui doivent s'appliquer aux individus.² En 1790, à l'Assemblée nationale, il aurait voulu en inscrire la règle dans la législation. « Nul n'a le droit d'envahir la propriété d'un autre peuple, ni de le priver de sa liberté et de ses avantages naturels ; toute guerre entreprise par un autre motif et pour un autre objet que la défense d'un droit juste, est un acte d'oppression qu'il importe à toute la grande société de réprimer, parce que l'invasion d'un État par un autre État tend à menacer la liberté et la sûreté de tous. »³

¹ Voyage en Égypte et en Syrie, etc. : *Œuvres complètes*, 1837, p. 172. — Considérations sur la guerre des Turcs : idem, p. 766.

² Réponse au docteur Pristeley : *Œuvres complètes*, 1837, p. 101.

³ Séance du 18 mai 1790.

Ce devoir s'impose à toutes les nations, quelles que soient leurs circonstances. « Être indépendant et maître chez soi, et ne pas aller chez les autres se mêler de leurs querelles ni même de leurs affaires, voilà quelle doit être la devise des Américains », répète-t-il donc encore à Thomas Jefferson.¹ Quand enfin le monde s'éclairera, il pense qu'il « s'établira de peuple à peuple un équilibre de forces qui, les contenant tous dans le respect de leurs droits réciproques, fera cesser leurs barbares usages de guerre, et soumettra à des voies civiles le jugement de leurs contestations ». ² C'est-à-dire qu'on établira la sécurité au-delà des frontières des nations.

Dans la pratique, la colonisation serait d'ailleurs une folie, qu'on aurait bientôt à regretter. L'être humain en général est capable de se plier aux circonstances, et s'y adapte si bien, qu'il en vient à préférer le climat sous lequel il vit, quels qu'en soient d'ailleurs les vrais mérites.³ L'acclimatation d'un Français en Afrique du nord et dans le Moyen-Orient pourrait cependant s'avérer difficile. En Égypte, Volney a pu le constater, « dès la fin de février le soleil, à neuf heures du matin, n'est pas supportable pour un Européen. Dans toute cette saison, l'air est embrasé, le ciel étincelant, et la chaleur accablante

¹ Lettre du 24 juin 1801.

² *Les Ruines*, etc. : *Oeuvres complètes*, 1837, p. 30.

³ Lettre à Thomas Jefferson, 2 juillet 1805.

pour les corps qui n'y sont pas habitués. Sous l'habit le plus léger, et dans l'état du plus grand repos, on fond en sueur. »¹ Si de plus l'on veut y vivre comme en France, boire des liqueurs et manger de la viande, il périra des hommes par milliers, par des fièvres ardentes, malignes, putrides, des pleurésies, des dysenteries.²

Régner sur un peuple étranger de mœurs et de traditions, serait d'ailleurs un projet très périlleux, sous quelque parallèle que ce soit. D'emblée, les naturels du pays se révolteraient. En Égypte, « l'on ne compte de gens de guerre que 6 000 ou 8 000 Mamlouks ; mais si des Francs, si des ennemis de Dieu et du Prophète osaient y débarquer, Turcs, Arabes, paysans, tout s'armerait contre eux ; le fanatisme tiendrait lieu d'art et de courage, et le fanatisme est toujours un ennemi dangereux ; il règne encore dans toute sa ferveur en Égypte ; le nom des Francs y est en horreur, et ils ne s'y établiraient que par la dépopulation. » « Mais je suppose les Mamlouks exterminés et le peuple soumis », continue Volney, « nous n'aurons encore vaincu que les moindres obstacles ; il faudra gouverner ces hommes, et nous ne connaissons ni leur langue, ni leurs mœurs, ni leurs usages : il arrivera des malentendus qui causeront à chaque instant du trouble et du désordre. Le caractère

¹ Voyage en Égypte et en Syrie, etc. : *Oeuvres complètes*, 1837, p. 129.

² Considérations sur la guerre actuelle des Turcs : *idem*, p. 772.

des deux nations, opposé en tout, deviendra réciproquement antipathique : nos soldats scandaliseront le peuple par leur ivrognerie, le révolteront par leur insolence envers les femmes ; cet article seul aura les suites les plus graves... Ce seront des querelles et des séditions renascentes : on châtiera, on s'envenimera, on versera le sang, et il nous arrivera ce qui est arrivé aux Espagnols dans l'Amérique, aux Anglais dans le Bengale, aux Hollandais dans les Moluques, aux Russes dans les Kouriles ; nous exterminerons la nation : nous avons beaucoup vanté notre douceur, notre humanité ; les circonstances font les hommes, et à la place de nos voisins nous eussions été barbares comme eux. L'homme fort est dur et méchant, et l'expérience a prouvé sur nous-mêmes que notre joug n'était pas moins pesant qu'un autre. Ainsi l'Égypte n'aura fait que changer de Mam-louks, et nous ne l'aurons conquise que pour la dévaster ». ¹

Le monde présent offre d'ailleurs un spectacle fait pour intimider. Partout, les colonies aspirent à l'indépendance ; elles l'obtiennent par la voie du compromis, ou se préparent à la conquérir par les armes. « Il ne faut pas nous abuser », écrit Volney ; « l'état de choses qui nous environne ne peut pas durer : le temps pré-

¹ Considérations sur la guerre des Turcs : *Oeuvres complètes*, 1837, p. 772.

pare sans cesse de nouveaux changements, et le siècle prochain est destiné à en avoir d'immenses dans le système politique du monde entier. Le sort n'a pas dévoué l'Inde et l'Amérique à être éternellement les esclaves de l'Europe. »¹ Est-ce donc dans ce temps qu'on fondera de nouvelles colonies ? Quand un sixième de notre propre sol est encore inculte ?²

Pendant des années, Volney a tiré les conséquences de ces observations, en recommandant par exemple l'abandon de la Louisiane aux Américains.³ S'il a participé à l'aventure coloniale, c'est en jugeant négativement l'état social des peuples de l'Orient ; mais c'était sur la base des faits, et dans une démarche scientifique. Il raconte dans ses livres toute l'inexpérience militaire du gouvernement de ces contrées ; est-ce pourtant une raison de l'accuser d'avoir préparé leur mise sous tutelle par les Européens du XIX^e siècle ?⁴

C'est la science, et non la violence, qui transformera l'Afrique, l'Orient et l'Asie, pense ce philosophe héritier des Lumières. La modernisation des langues, en particulier, peut avoir une influence insoupçonnée. Si les lumières ne se diffusent pas en terre musulmane, ce n'est

¹ Considérations sur la guerre des Turcs : *Oeuvres complètes*, 1837, p. 773.

² *Idem*, p. 773.

³ Lettre à Thomas Jefferson, 10 mai 1803.

⁴ Voyage en Égypte et en Syrie, etc. : *Oeuvres complètes*, 1837, p. 141, 145, 151, 155, 159, 167, 204, 223, 228, 233, 250, 282.

pas seulement à cause de l'atmosphère étouffante introduite par l'islamisme : la langue elle-même est une barrière avec laquelle les savants doivent compter.¹ L'imprimerie subit, dans ces pays, des frais inusités. « Les caractères arabes exigeant d'être liés entre eux, il faut, pour les bien joindre et les aligner, des soins d'un détail immense. En outre, la liaison des lettres variant de l'une à l'autre, selon qu'elles sont au commencement, au milieu ou à la fin d'un mot, il a fallu fondre beaucoup de lettres doubles ; par là les cases trop multipliées ne se trouvent plus rassemblées sous la main du compositeur ; il est obligé de courir le long d'une table de dix-huit pieds de long, et de chercher ses lettres dans près de neuf cents cassetins : de là, une perte de temps qui ne permettra jamais aux imprimeries arabes d'atteindre à la perfection des nôtres. »² En Asie, les livres sont encore écrits à la main, à cause du nombre infini des caractères, ce qui empêche de tirer un grand parti des moyens mécaniques. « Dans ces pays tout livre est écrit à la main : or, ce moyen est lent, pénible, dispendieux ; le travail de plusieurs mois ne produit qu'un seul exemplaire ; il doit être sans rature, et mille accidents peuvent le détruire. Il est donc impossible que les livres se multiplient, et par conséquent que les connaissances se pro-

¹ Voyage en Égypte et en Syrie, etc. : *Oeuvres complètes*, 1837, p. 299.

² Idem, p. 248.

pagent ». ¹ Si l'on offrait à ces différents peuples un alphabet universel, établi sur des bases scientifiques et permettant de convertir leur langue imparfaite, il serait possible de régénérer bien des pays. ² Ce serait un pas décisif d'accompli dans la direction de l'union du genre humain.

La doctrine du libéralisme repose sur des notions conjointes : l'égalité, la propriété, la liberté, la sûreté.

L'égalité d'abord, par suite de quelques faits humains très simples. « Tous les hommes », en effet, « quelle que soit leur classe et leur condition, depuis celui qui rampe sous le chaume jusqu'à celui qui est assis sur le trône, naissent égaux. En leur donnant à tous les mêmes sens, les mêmes facultés, la puissance supérieure qui les forma leur donna les mêmes droits à la vie, à ses bienfaits, aux fruits de la terre, à ceux de leur travail, qui deviennent leur propriété. Doués tous des moyens suffisants à remplir leurs vrais besoins, ils sont essentiellement indépendants les uns des autres » ; ils sont « libres, et nul n'a le droit d'asservir la personne ou la volonté d'un autre. » ³ On pourrait faire quelques expériences, qui prouveraient abondam-

¹ Voyage en Égypte et en Syrie, etc. : *Oeuvres complètes*, 1837, p. 299-300.

² *L'alphabet européen appliqué aux langues asiatiques*, 1818, p. xvi.

³ *Lettre de M. Chassebeuf de Volney à M. le comte de S****, 1789, p. 17.

ment le fait. Dans la controverse menée avec les nobles, en 1788, Volney imagine la ressource que cette méthode offrirait. « J'ai donc été chez un docteur en médecine et je lui ai demandé si, en naissant, les enfants nobles avaient quelque chose de particulier. Rien, m'a-t-il dit : comme tous les autres, ils sont de petits enfants bien pleureurs et bien faibles. — Et des droits ? — Ils n'en ont qu'à la pitié. »¹

Bien entendu, c'est l'égalité devant le droit, devant la propriété et la liberté, et non les chimères de l'égalitarisme, dont on entend ici parler.² Les hommes naissent égaux, précise Volney, en ce sens seulement qu'ayant chacun des organes et des facultés, ils sont propriétaires de leur propre personne, et, par extension, des choses auxquelles par leurs actions ils transmettent un peu de leur personnalité, comme la laine qu'ils récoltent, qu'ils filent, etc. Or derrière cette égalité de principe, demeurent des inégalités de détail, dont on n'a pas prétendu parler. Par exemple, « il est d'évidence et de fait journalier, que l'un a la vue courte, et l'autre longue ; que l'un mange beaucoup, et l'autre peu ; que l'un a des passions douces, et l'autre violentes ; en un mot, que l'un est faible de corps et d'esprit, tandis que l'autre est fort. »³

¹ *La Sentinelle du peuple*, n° IV, 15 décembre 1788, p. 4-5.

² Idem, p. 16-17.

³ La loi naturelle, etc. : *Œuvres complètes*, 1837, p. 95.

Le mot manque, dit Volney, dans notre langue, pour exprimer et différencier ces deux formes d'égalité : la première intrinsèque, générale, et donnée par la nature ; la seconde particulière, spécifique, et refusée par elle.¹

La propriété aussi commence par l'existence même de l'individu. Mon corps, mes facultés, mes organes, réellement, m'appartiennent ; or c'est le fondement de toutes les autres propriétés que je puis acquérir en dehors de moi.² La liberté se définit proprement comme la faculté de jouir de ses propriétés, sans attaquer celles des autres. C'est essentiellement un principe de justice ; et pour cette raison Volney, comme Bastiat après lui, rassemble ces deux notions. « La liberté elle-même, bien analysée, n'est encore que la justice », affirme-t-il dans une note des *Ruines*.³ « Le nom de la liberté n'est pour moi que le synonyme de la justice », répète-t-il au docteur Priestley.⁴

Enfin, la sûreté est peut-être, parmi ces notions, la plus importante. La liberté métaphysique de choisir, en effet, n'est de nulle valeur si aucune protection et aucune garantie ne la permet dans les faits ; et en proie à tous les spoliateurs, un propriétaire n'en mériterait pas même le nom. Pour rendre possible, également

¹ La loi naturelle, etc. : *Oeuvres complètes*, 1837, p. 95.

² Idem, p. 95.

³ Notes additionnelles aux *Ruines* : *O. C.*, p. 73.

⁴ Réponse au docteur Priestley : idem, p. 101.

pour chacun et pour tous, la propriété et la liberté, les hommes ont constitué une force publique, un gouvernement ; c'est une sorte de « banque d'assurance », dit Volney.¹ Les missions de l'État sont simples et peu nombreuses. C'est une petite machine que le peuple entier, par des représentants, doit faire aller, pour faire les affaires de tous, et non de quelques-uns.² Chacun doit être appelé à contribuer à son financement par l'impôt proportionnel.³

La conséquence de ces notions réunies est une société fondée sur le contrat et l'échange volontaire, où s'appliquent les principes de la réciprocité des services.⁴

La liberté a donc essentiellement besoin de sûreté ; les hommes doivent être prêts à la payer chèrement, s'il le faut. Le prix qu'en exige le despotisme est toutefois excessif, ainsi que l'exemple de Napoléon l'a montré. Alors, l'État, qui devait être une garantie, est une menace ; au lieu de protéger la liberté il y porte atteinte. C'est là un équilibre difficile, sur lequel Volney s'est fait maintes illusions, et que nous peinons nous-mêmes à bien concevoir.

Le contexte de cette affaire est essentiel à rappeler. Sous la Terreur, Volney avait passé

¹ *Leçons d'histoire, etc.*, 1800, p. 243.

² *La Sentinel du peuple*, n° IV, 15 décembre 1788, p. 6 et 15.

³ Idem, n° I, 10 novembre 1788, p. 10-11. — *Des conditions nécessaires à la légalité des États Généraux*, 1789, p. 6-7.

⁴ La loi naturelle, etc. : *Oeuvres complètes*, 1837, p. 95.

dix mois en prison. Par bonheur, il survécut, parce que transporté de prison en prison, sa trace fut perdue par les agents chargés de le conduire à l'échafaud.

En Corse, il avait fait la connaissance de Bonaparte, et l'avait introduit auprès de ses amis. Il ne fut ensuite avare ni de flatteries, ni de marques d'attention.

Le 18 Brumaire, Volney n'est pas un protagoniste d'action, mais il se félicite après coup.¹ Ce n'est que devant la transformation achevée du « Washington français » en chef autoritaire, que finalement il déchante. Alors il offre sa démission de son poste de sénateur, ne désirant plus que le calme, la paix et la retraite qu'apporte la vie privée.

La modernité de Volney et de sa démarche est la conclusion qui s'impose de cette courte étude. Elle nous rappelle que les fondements du libéralisme sont scientifiques et factuels.

La question du climat est un exemple éclairant à cet égard. Toute sa vie, Volney s'est préoccupé non seulement des caractéristiques climatiques et géologiques des terres qu'il lui fut donné de parcourir, mais des changements qui s'opéraient dans la durée. En voyage, pense-t-

¹ Lettre à Thomas Jefferson, 24 juin 1801.

il, c'est l'une des questions incontournables que tout philosophe doit traiter.¹ Les États-Unis, en particulier, lui donnèrent l'occasion de quelques observations scientifiques curieuses. De l'examen des faits et des témoignages, il conclut que vraiment le climat là-bas a changé. À mesure que la culture s'est étendue, que les forêts se sont éclaircies, que le sol a été desséché, la température s'est élevée.² Ce phénomène, dit-il, a commencé il y a plusieurs générations, et il continuera.³ En France, l'évolution s'est faite sur une plus longue durée, depuis l'époque de la Gaule ; rien ne dit qu'elle soit terminée.⁴

Thomas Jefferson ne comprenait pas l'intérêt de telles recherches, et beaucoup, dans le monde des savants, les qualifiaient d'érudition oiseuse.⁵ Aujourd'hui, il n'est pas sans importance de remarquer la profondeur de ce libéralisme scientifique, qu'on doit pouvoir continuer.

D'après les principes du droit naturel, posés par Volney, tous les individus sont égaux, quels que soient leur race ou leur sexe. Est-ce que la liberté, la propriété, la sûreté, ne s'appliquent pas à tous et à toutes ? Les femmes n'ont-elles

¹ Questions de statistique à l'usage des voyageurs : *Oeuvres complètes*, 1837, p. 750.

² Tableau du climat et du sol des États-Unis d'Amérique : idem, p. 685 et suiv.

³ Lettre à Thomas Jefferson, 12 décembre 1796.

⁴ Voyage en Égypte et en Syrie, etc. : *Oeuvres complètes*, 1837, p. 191.

⁵ Lettre à Thomas Jefferson, 2 juillet 1805.

pas aussi des yeux, des mains, une volonté ? Ici, toutefois, Volney nous déçoit : il n'a pas tiré les conséquences logiques des prémisses qu'il posait. Jugeant par comparaison, il se satisfait de l'ordre présent.¹ Chez les indigènes d'Amérique, les femmes sont les esclaves de la force ; en monde musulman, à peine leur accorde-t-on une âme : face à de tels exemples, l'état de la femme européenne est une liberté.² L'héritage de ce sage n'en demeure pas moins précieux et utile, pour les peuples du XXI^e siècles qui veulent vivre libres et prospères.

¹ Jean Gaulmier, *L'idéologue Volney*, 1951, p. 196.

² Tableau du climat et du sol des États-Unis d'Amérique : *Oeuvres complètes*, 1837, p. 785. — Voyage en Égypte et en Syrie, etc. : idem, p. 82.

LISTE DES ÉCRITS DE VOLNEY

Principaux ouvrages

Voyage en Syrie et en Égypte, pendant les années 1783, 1784 et 1785, 2 volumes, 1787.

Les Ruines, ou Méditations sur les révolutions des empires, 1791.

La Loi naturelle ou Catéchisme du citoyen, 1793.

Leçons d'histoire prononcées à l'École normale en l'an III [1795], an VIII [1800].

Tableau du climat et du sol des États-Unis d'Amérique, 2 volumes, 1803.

Autres écrits

ÉCRITS POLITIQUES. *La Sentinel du peuple aux gens de toutes les professions, sciences, arts, commerces et métiers composant le Tiers État de la province de Bretagne, 1788.*
— *Conditions nécessaires de la légalité des États Généraux, 1789.* — *Lettre de M. Chassebeuf de Volney à M. le comte de S., 1789.* — *Petit prosne aux roturiers, 1789.* — *Les troubles de Bretagne. Lettres d'un solitaire philanthrope à M. le comte de M., 1789* (partiellement attribuable à Volney). — *Seconde partie des troubles de Bretagne, 1789* (idem). — *Plaintes, remontrances et demandes de la juridiction des consuls de la ville d'Angers, 1789.* — *Lettre des bourgeois aux gens de la campagne, fermiers, métayers et vassaux de certains seigneurs qui trompent le peuple, 1789.* — *Conférence sérieuse*

entre un philosophe et un docteur, 1789. — Avertissement au *Cahier contenant les vœux des communes de la province d'Anjou*, 1789. — « Moyen très simple pour vendre en moins de deux ans et sans négociation tous les biens appartenant ci-devant au clergé et au domaine », *Moniteur* du mercredi 17 février 1790. — Discours sur le droit de guerre et de paix, Séance du 18 mai 1790. — « Lettre à Catherine II », *Moniteur*, 5 décembre 1791. — « Moyen simple de consolider les incorporations », *Moniteur*, 9 mars 1793. — « Précis de l'état de la Corse », *Moniteur* 20 et 31 mars 1793. — « Continuation sur Bonaparte », *Moniteur*, 1^{er} Frimaire an VII (1798) — « Entrevue de Bonaparte et de plusieurs muftis et imams », *Moniteur*, 7 Frimaire an VII (1798).

ÉCRITS D'HISTOIRE. « Mémoire sur la chronologie ancienne », *Journal des Savants*, janvier 1782. — *Chronologie des douze siècles antérieurs au passage de Xercès en Grèce*, 1790. — *Supplément à l'Hérodote de Larcher, ou chronologie d'Hérodote conforme à son texte*, 1808. — *Recherches nouvelles sur l'histoire ancienne*, 1813-1814. — Lettre à M. Le directeur de la revue, sur *l'Histoire de l'astronomie ancienne* par Delambre, *Revue encyclopédique*, t. IV, 1819. — *Histoire de Samuel*, 1819. — Sur Kadmus-Hermès, *Revue encyclopédique*, t. II, 1819.

ÉCRITS SUR LES LANGUES. *Simplification des langues orientales ou méthode nouvelle et facile d'apprendre les langues arabe, persane et turque avec des caractères européens*, 1795. — Sur l'alphabet phénicien, *Revue encyclopédique*, 1819, t. III. — « Rapport sur l'ouvrage russe de M. le professeur Pallas », *Mémoires de l'Académie Celtique*, 1807. — *L'alphabet européen appliqué aux langues asiatiques*, 1819. — *L'hébreu simplifié*, 1820.

ÉCRITS SUR LES PAYS ÉTRANGERS. *Considérations sur la guerre actuelle des Turcs*, 1788. — *Questions de statistique à l'usage des voyageurs*, 1795. — *Réponse de Volney au docteur Priestley, sur son pamphlet intitulé : Observations sur les progrès de l'infidélité, etc.*, 1797 — Discours préliminaires pour le *Voyage pittoresque de la Syrie, etc.*, de L.-F. Cassas. — Notes originales ajoutées à Mackensie, *Voyages from Montreal to the frozen Pacific Ocean*, 1802.

